

**Allocution prononcée par le Général Elrick IRASTORZA  
à Montastruc la Conseillère le 23 mars 2018  
à l'occasion de la cérémonie d'hommage au Général de Curières de Castelnau.**

Au moment où s'achève ce long cycle mémoriel, me reviennent à l'esprit ces mots cent fois entendus : par les temps qui courent n'avons-nous pas plus important à faire que commémorer pour la énième fois la guerre de 14-18 ? Pourquoi revenir une fois de plus sur toutes ces horreurs alors qu'il n'y a plus un seul survivant de l'enfer des tranchées ?

Cette question finalement assez légitime n'appelle pas qu'une seule réponse mais plutôt un faisceau de considérations qui sont, aujourd'hui encore, constitutives de notre mémoire collective.

Parce qu'elle nous a fait passer d'un siècle à l'autre en étant tout à la fois la dernière guerre du XIX<sup>e</sup> siècle et la première du XX<sup>e</sup>, et surtout parce qu'elle a entraîné dans notre société de profonds bouleversements qui vont bien au-delà du seul sanglant affrontement et de ses terribles conséquences statistiques, la Grande Guerre restera dans notre histoire internationale, nationale, régionale, locale et surtout familiale, une borne milliaire qui survivra à l'usure du temps.

Elle restera pour la nuit des temps une épreuve terrible, la pire endurée par notre pays à ce jour, avec plus de 8 millions de combattants mobilisés, près de 1 400 000 tués, plus de 4 000 000 de blessés, 700 000 veuves, un million d'orphelins, 3 millions d'hectares de terres agricoles détruites, des centaines de villes et villages ravagés et 350 000 maisons détruites. Mais elle fut aussi une rupture très nette dans l'évolution de notre société dans quasiment tous les domaines. Sous l'aiguillon de la nécessité militaire, les progrès techniques se sont subitement accélérés tandis que la société allait connaître des bouleversements irréversibles à plus long terme.

Les chefs militaires qui ont porté, sous les ordres du Politique, près de cinquante deux mois durant, la responsabilité de la conduite toujours très difficile des opérations suscitent dans notre mémoire collective des controverses et des interrogations que ni l'usure du temps ni l'accès aux archives officielles ou familiales n'ont pas encore apaisées.

Le général de Curières de Castelnau est de ceux dont l'empreinte forte sur le cours de la guerre interpelle aujourd'hui encore. Si ce grand chef militaire a joui dès les lendemains du conflit d'une considération à l'égale de son action dans les heures les plus difficiles d'un affrontement qui échappe à tous nos référentiels d'aujourd'hui, on peut toujours et légitimement se demander s'il a bien bénéficié de la reconnaissance que la nation doit à ses grands hommes et ses serviteurs les plus loyaux.

Ses convictions personnelles et notamment religieuses n'étaient, en effet, pas incompatibles avec une des règles fondamentales de notre démocratie : la primauté absolue du Politique sur le Soldat. Malheureusement les méandres de la vie politique française et sans doute quelques antagonismes internes ont accrédité au cours du conflit puis au fil des ans une perception erronée de la fidélité sans faille et de la compétence de ce grand soldat républicain.

Saint-cyrien de la 54<sup>e</sup> promotion de Saint-Cyr, d'abord celle du « Rhin » renommée celle du « 14 août 1870 », date de leur nomination au grade de sous-lieutenant mais aussi de la bataille sanglante d'Ars Laquenexy qui allait sceller le sort de l'armée de Metz, le jeune officier participa aux derniers combats de l'armée de la Loire et connu comme ses contemporains une longue vie de garnison et les affaires qui allaient compromettre la carrière de nombre d'entre eux comme celle des fiches. Mais à toute chose malheur est parfois bon et son maintien cinq ans à la tête du prestigieux 37<sup>e</sup> RI de Nancy allait lui laisser le temps de connaître la région comme sa poche et cette longévité à ce poste va sans aucun doute contribuer à sauver la France à l'été 1914, à la Trouée de Charme d'abord puis sur le Grand Couronné de Nancy ensuite.

Il la sauvera une seconde fois en donnant l'ordre au général Pétain, le 25 février 1916 en fin d'après-midi, de défendre Verdun sur la rive droite c'est à dire au nord de Douaumont. La bataille dura 300 jours mais Verdun, probablement le seul nom du conflit qui survivra à l'usure du temps, tint ferme.

L'armistice ne lui fournira pas l'occasion de remporter en Lorraine la victoire nette et définitive qu'il appelait de ses vœux. Alors il s'en retourna chez lui pleurer ses trois fils, sacrifice qu'il convient de rappeler à tous ceux qui aujourd'hui encore, oubliant que la France avait été agressée et que 10 de ses départements subissaient une occupation très dure qui les laissa en ruine, ne voient dans le haut commandement que des âmes insensibles et belliqueuses envoyant les soldats à une mort certaine.

Alors il entrera en politique pour justement, dira-t-il, « m'acquitter de la dette impérissable que nous autres, les chefs, nous avons contractée vis-à-vis de ceux que nous eûmes l'honneur de commander. Nous avons tant exigé de nos hommes pendant la guerre, ils nous ont tant donné que pour

la sauvegarde et l'amélioration de leurs intérêts, il nous faut travailler avec une invariable constance. »

Un siècle après le début de la Grande Guerre et Soixante-dix ans après son décès, la 198<sup>e</sup> promotion de Saint-cyriens quittera Coëtquidan en arborant fièrement son nom, prête à aller de « l'avant, partout, à fond » au service toujours très exigeant de la France, suivant en cela le chemin tracé pour eux par le général de Curières de Castelnau.